

2. Le Tricot rayé

Comme chacun à Bidon, ce qui faisait vivre Gavalardo et Draguélev, c'étaient les touristes. Je ne veux pas dire qu'ils tenaient des bordels mais au bout du compte la seule ressource de Bidon, après les petits pois que cultivaient les javanais, étant les étrangers, tous les habitants de Bidon étaient peu ou prou proxénètes.

Quand je l'avais rencontré, Gavalardo m'avait fait un tableau mirifique des affaires en cours et des projets d'avenir. Rabougri derrière lui, Draguélev confirmait :

– C'est vrai, fils, des couilles en or et ça ne fait que commencer ! À eux deux, ils avaient fondé la Bidonnaise d'Infrastructure et de Développement Economique, société dont l'activité consistait à rendre son nom consistant.

La BIDE avait son siège dans un petit bureau de deux pièces, au cinquième étage du seul building de Bidon où tout le monde s'affairait à entuber son voisin de palier et à agiter des contrats comme des actions en bourse.

Je ne sais pas quel était le résultat financier en fin d'année mais les deux zèbres menaient grand train. La première semaine que je passai à Bidon, je ne mis pas la main au portefeuille : laisse, fils, c'est pour moi !

Je dois dire que cela m'arrangeait car, de portefeuille, je n'en avais plus. La seule chose que j'avais réussi à sauver du désastre, c'était mon passeport que je gardais dans une pochette en plastique, autour du cou, à même la peau.

Le père Draguélev, tout vilain, fripé et maigrichon qu'il fût, était un sacré queutard. Il avait tout pour confirmer les soupçons de mon arrière-défensif du vol Auckland-San Francisco. Et pourtant, à part la langue, il n'avait rien de français, il venait de Riga, en Lettonie. C'est peut-être ça, dans le fond, le secret que

j'aurai dû révéler au futur docteur en football : ça tient à la langue, mon gars ! Tant que tu ne parleras pas français avec un accent letton, tu feras chou-blanc !

Le fait est que pour vouloir se farcir le père Draguélev, il fallait avoir une attirance incompréhensible pour sa langue et la fumée de cigarette : le type était gras comme une bicyclette, il se nourrissait de whisky et l'air pur le faisait suffoquer tant il fumait. Une haleine de sépulcre, toujours bourré en fin de soirée, au moment de ses plus belles levées, mais quelle classe ! Sans doute cela venait-il de ses origines slaves. Il fallait voir comme il allumait sa clope en faisant claquer le capot d'un splendide briquet en or massif bourré de carats et comme il soufflait son smog dans les naseaux de la belle qu'il voulait séduire !

Un jour il allait falloir que je le chope par l'épaule et que je lui vocifère :

– Dis-moi comment tu fais, mec, dis-moi ton secret, ou bien je te jette de l'avion !

Et un vrai chien, avec ça. Qu'importaient le lieu et l'heure, il ne se gênait pas quand ça le prenait. Je l'ai vu procéder à son affaire dans sa voiture garée devant une boîte de nuit, en plein sous un réverbère.

Imaginez la gueule des Kiwis qui venaient de se faire éjecter de la boîte manu militari par le steward et le copilote ! L'affaire réglée, la fille était sortie de la voiture en s'essuyant avec sa petite culotte, leur avait fait un grand sourire et s'en était retournée danser. Cochons de Français !

Le soir, le père Draguélev m'emmenait au restaurant et ensuite nous sortions en boîte : c'était plutôt chiant. Quand il n'était pas trop bourré, il dansait avant d'aller baiser sa cavalière. Ça ne se passait pas toujours dans la voiture sous un réverbère, cependant. Parfois, il lui arrivait de pouvoir se tenir et de l'emmener jusque chez lui. Parfois pas.

C'est ainsi qu'un jour, je ne sais plus comment cela se fit, nous nous retrouvâmes à trois dans sa voiture, une petite Ford Fiesta deux portes merdique qui tombait en ruine. Nous devions passer prendre un dernier verre chez lui mais l'air frais de la nuit le dégrisant, il dut réaliser qu'il aurait du mal à se retenir avant qu'il ait pu me signifier mon congé.

– Tu as déjà vu le port la nuit, fils ? Allez, nous allons au port ! Virage à quatre-vingt-dix degrés sur les chapeaux de roues et nous voilà cahotant à vingt à l'heure sur les quais, avec un lampadaire tous les mille kilomètres qui émettait une lueur pisseuse de luciole en fin de vie. Il arrêta sa voiture devant la jetée :

– Si nous allions voir le phare, fils !

Moi, pas chien, je prends les devants dans l'obscurité. Vous vous doutez bien qu'en arrivant au bout de la jetée, j'étais seul. Comme je ne suis pas du genre collant, je me résignai à regarder cette putain de lumière clignoter pendant un moment. Au bout de vingt minutes, avec la brise, j'étais transi. Ce n'est pas qu'il fût vraiment froid mais on s'amollit, sous les tropiques.

Quand enfin j'estimai le délai suffisant je revins lentement vers le quai. Je les trouvai encore en train de procéder sur un tas d'ordures, contre un mur des docks. Je m'installai dans la voiture pour les attendre. Ils revinrent enfin trois quarts d'heure plus tard, lui en se rembraillant, elle en s'essuyant avec sa petite culotte. Il alluma une gitane, fit claquer son briquet et m'asphyxia à bout portant.

– Alors, le phare, c'était bien ?

– Le pied, il n'y a personne pour venir vous emmerder !

Il eut un rire rauque, glougloutant de jus de tabac, et me frappa sur la cuisse. La fille avait des palmes pourries sur les fesses et dans le dos. Sa belle robe de bal toute gâchée elle n'en avait rien à foutre. Il y en a, je vous jure.

Mais avant d'aller traîner en boîte, il allait au restaurant. À midi aussi d'ailleurs. Qu'est-ce que j'ai pu bouffer, cette première semaine à Bidon ! Lui, il mangeait comme un moineau. Il se faisait toujours servir des plats avec des noms à la con, à croire qu'il ne les choisissait que pour ça, auxquels il ne touchait pas. D'ailleurs, il n'était jamais assis à sa table. Il avisait toujours quelque connaissance à une encablure, à qui il allait tenir la jambe en discutant affaires. Et quand le gars lui proposait de venir à sa table :

– Non, fils, désolé, je suis accompagné, on s'appelle ?

Et comme cela, il passait l'heure du déjeuner à virevolter de table en table, la cigarette au bec et son briquet en or massif sautillant dans sa main droite, à croire que c'était une annexe de son bureau. À parler vrai, c'en était une :

– Passe au bureau un de ces quatre, je vais dire à Marie-Rose de te préparer les papiers !

Cette Marie-Rose qui devait préparer les contrats était une petite secrétaire javanaise, mignonne comme tout, qui leur faisait sortir les yeux de la tête, à lui et à Gavalardo. Elle était toujours à deux doigts, et là c'est vraiment le cas de le dire puisqu'ils étaient deux, de se faire violer par l'un ou l'autre, voire les deux à la fois, comme cela faillit arriver un jour où je passai un peu tard, afin de donner de mes nouvelles.

La pauvrete s'était réfugiée sur le haut de l'armoire, appelait sa maman en pleurant et maintenait sa robe déchirée contre son bas ventre et sa jolie poitrine. Si elle avait échappé au pire quand je suis arrivé, c'est que les deux zèbres se battaient comme chiens pour se l'accaparer. Gavalardo grommelait comme un sanglier dans un champ de patate pendant que l'autre ouistiti lui mordait les oreilles. Plein de civilité, Gavalardo ajourna la séance :

– Tiens mon cher Murmure, comment allez-vous, vous voyez, dans les affaires on a toujours à faire !

Et il passa dans le bureau d'à côté en rembraillant sa chemise. Draguélev, lui, se tenait les côtes de rire en aidant Marie-Rose, qui sanglotait, à se rhabiller. Il lui proposa même de la raccompagner, ce qu'elle refusa en s'enfuyant.

Quand il avait fini son tour de piste, au restaurant, il revenait à table, une pile de contrats en tête.

– Eh bien fils, tu ne manges pas ? Tiens, prends donc mon assiette, je n'y ai pas touché !

Le soir il me raccompagnait au bungalow qui appartenait à la BIDE et dans lequel ils recevaient les partenaires financiers qui passaient de temps à autre pour vérifier si le poids des couilles en or qu'on leur avait promises justifiait leurs efforts en bourse.

C'était un petit bungalow tout ce qu'il y a de gentillet, à deux pas de la mer, deux kilomètres, environ, au nord de Bidon. À deux pas de la mer n'est pas une façon de parler : la nuit, l'oreille collée au matelas, j'entendais les rouleaux s'écraser sur la grève où les vagues bruissaient comme du champagne.

La chambre à coucher s'ouvrait par une véranda sur un jardin où bouillonnaient le bougainvillier, le tamarin, les lantanas et les orchidées sauvages.

Le matin j'étais réveillé par le cri des frégates et au lever du jour, la pièce s'emplissait peu à peu d'une douce lumière végétale qui éclatait tout d'un coup en trompettes d'or et de rose quand le soleil paraissait. Le frigo était toujours plein, j'étais bien.

Gavalardo, lui, faisait plus dans le mystère. Son air chattemite et sa ventripotence affable faisaient un rempart naturel à sa vie privée. Parfois, cependant, celle-ci éclatait violemment au grand jour, comme le soir où il voulut s'empiffrer tout seul de la pauvre Marie-Rose, au grand scandale de Draguélev.

En dehors de ces accès de gloutonnerie incoercibles, sa goinfrerie conservait un aspect plus convivial et participait de sa

séduction : un type qui ne pense qu'à bouffer ne peut pas imaginer de coups tordus.

Ceux qui ne le connaissaient pas, ne pouvaient pas penser que c'est avec la même goinfrerie qu'il leur boufferait les couilles à la première occasion.

Draguélev, lui, le savait. Plusieurs fois j'ai dû attendre sur le palier que cessent coups de gueule et paires de gifles. Quand j'entrais enfin, c'était un Gavalardo tout miel qui me recevait :

– Tiens mon cher Murmure, quel bon vent ?

La petite Marie-Rose ne levait pas le nez de son clavier et dans la pièce à côté, le petit ouistiti, blanc comme un bidet, assis sur le bureau, léchait tristement sa fourrure ébouriffée.

Comme tous les bordéliques, c'est avec une joie puérile que Gavalardo faisait visiter son bureau quand par hasard il y régnait l'ordre. Il ouvrait alors ses placards en grand :

– Regardez mon cher Murmure, tout est classé ! Et je ne vous l'ai pas dit : nous avons une comptabilité analytique !

Pourtant, c'est toujours avec des hurlements de fureur qu'il courait après un bordereau d'importation qu'on lui réclamait au dernier moment et avec lequel il avait dû se torcher négligemment en réfléchissant au moyen de contourner la douane.

Dans ces moments-là, Draguélev en prenait plein la gueule et Marie-Rose semblait souffrir le martyr. Mais si la malheureuse se renfrognait de jour en jour, celui-là s'en remettait prestement. Il faut dire qu'il en retirait d'autres bénéfices qu'elle. Draguélev me faisait alors un clin d'œil en aparté :

– Tout ça, c'est du pipeau, fils, les dossiers qui font marcher la BIDE, ce n'est pas là qu'il les range !

Et quand d'aventure, je lui demandais ce que contenaient ces dossiers :

– Il les tient tous, fils, un bordélique pareil ne survivrait pas une semaine s'il ne les serrait pas là où ça fait mal !

Gavalardo n'habitait pas Bidon. Il y logeait souvent cependant mais je n'ai jamais pu savoir où, ni chez qui. En réalité, je n'ai jamais vu un individu aussi remparé et méfiant avec, semble-t-il, toutes les raisons de l'être.

Ainsi, il avait une chambre réservée dans chaque hôtel de Bidon où il avait des parts et quand il annonçait qu'il passait la nuit dans tel ou tel, vous pouviez être sûr que ce n'était pas là qu'il fallait le chercher en cas de besoin.

Il se délectait de cette vie de paranoïaque de l'espionnage et même s'il donnait l'impression d'en rajouter, il se débrouillait toujours pour que la réalité y correspondît en se mitonnant des ennemis rancuneux dont il entretenait la haine par ses coups spongieux.

Derrière cette façade, il vivait en famille à l'écart de Bidon, dans une propriété le long de la plage, à mi-chemin des Mamelles, entouré de ses commensaux qui lui mangeaient dans la main : femme, fils, fille, gendre, beau-gendre, amis de gendres et autres pièces rapportées qui entretenaient autour de lui une garde farouche et montraient les crocs à qui s'approchait. Il vivait là comme un petit potentat, dans un environnement qui tenait en même temps du paradis tropical et de l'entrepôt de chiffonnier.

Il m'y invita une fois : c'était vraiment un vrai bordel. Tout ce qui disparaissait de Bidon devait pouvoir se retrouver là, de l'attaché-case au bulldozer en passant par un vieil Hurricane de l'USAF qui datait de la guerre du Pacifique et que son pilote chercha en vain à l'heure du décollage.

De tout ce bric-à-brac, il ne tirait rien. C'était pour lui une autre façon de s'empiffrer et il aimait bien désosser les moteurs avec ses grosses pattes.

Au milieu de tout ça, il élevait des gorets qu'il affectionnait et qui lui faisaient fête dès qu'il arrivait. Il fallait le voir s'agenouiller devant les porcins et leur flatter la hure tandis que ceux-ci lui fourraient avec amour le groin dans le cou. Il en avait les larmes aux yeux :

– Ah, ils m'aiment eux, au moins !

De temps en temps il en égorgeait un et le mettait au saloir. D'après Draguélev, en plus de la charcuterie, cela lui permettait de faire un exemple : sa famille se le tenait pour dit et filait doux. C'était la moindre des précautions étant donné que ceux-ci auraient pu le mettre sur la paille puisqu'ils étaient propriétaires en titre de tout ce qu'il possédait à Bidon.

Donc, un dimanche matin, il m'avait invité et j'arrivai en Jeep, tout beau, bien lavé et sentant bon l'after-shave. Je me garai dans ce qui aurait pu passer pour une cour mais qui ressemblait plus à une arène entourée de tout ce qu'il avait pu récupérer en matière de ferrailles rouillées. Ce ne fut pas lui qui m'accueillit mais ses chiens qui m'entourèrent en grondant, m'empêchant de descendre de la voiture, bientôt rejoints par les gorets qui arrivèrent en trotinant, la hure hérissée.

Puis ce furent les femmes, beau-fils, fille et toute la smala qui apparurent de loin, de derrière un arbre, d'un coin d'entrepôt ou d'une carcasse de tank avec l'air faux-jeton de passer là par hasard. N'empêche que s'ils n'avaient pas un fusil dissimulé à portée de la main, ils donnaient vraiment bien l'air d'en avoir un.

Gavalardo apparut enfin : mon sauveur. On peut dire qu'il savait préparer ses entrées. Il me présenta à toute la communauté : voilà Machin mon chien et Machine ma femme et mon goret Chose et mon gendre Untel... Il me fit visiter son domaine avec ses chiens et ses gorets qui trottaient à ses côtés en lui pleurant de ravissement dans l'entrejambe. Nous traversâmes enfin une sorte d'atelier bordélique où un grand

balèze traficotait je ne sais quoi sur une planche à voile. Comme Gavalardo passait sans s'arrêter, je lui lançai un regard interrogateur :

– ?

– ...Euh, ça, c'est mon fils.

Point à la ligne.

Pour en revenir aux activités de la BIDE, elles étaient diverses, ainsi que l'indiquait sa raison sociale : elle construisait tout ce qui pouvait rapporter de l'argent et les routes qui devaient y mener.

Avant de fonder la BIDE avec Draguélev et d'autres mystérieux investisseurs de métropole, Gavalardo avait commencé petit avec des entreprises de travaux publics qu'il avait crevées sous lui les unes après les autres. Défoncer le sol, c'était son péché mignon, un rêve de jeunesse qui ne l'avait jamais abandonné mais qui lui avait coûté la peau des fesses jusqu'à ce qu'il découvrit un moyen moins aléatoire que le dépouillement d'appels d'offres pour emporter les marchés publics.

Comme me le confiait Draguélev, ce n'était pas de la tricherie mais la prise de conscience pragmatique des règles locales : tout bon jardinier sait bien que pour que cela pousse, il faut arroser à discrétion. Le problème, avec les légumes, c'est que plus elles sont grosses plus elles ont soif. D'où l'intérêt des dossiers cachés de Gavalardo qui lui permettaient de serrer où ça fait mal et de contrôler un peu les robinets, en bon père de famille, soucieux de contrôler le débit de ses liquidités.

Gavalardo avait des projets grandioses. L'avenir qu'il voyait pour Bidon, c'était un mélange de Miami, de Las Vegas et de Silicon Valley : du cul, du jeu et de la matière grise. Les États-Unis d'Est en ouest. Et les petits pois des javanais. Comme les

touristes et les ingénieurs ça se lave et ça fait caca, il avait compris que la clé du succès, c'était la flotte.

– De la flotte à Bidon ? Mais où donc ?

– Mais aux Mamelles, bien sûr !

Il avait donc fondé une autre société, la Bidonnaise des Eaux qui allait assurer l'alimentation en flotte et l'irrigation de la plaine, à partir d'un barrage dans le col des Mamelles.

– Qui va faire l'ouvrage ?

– La BIDE, grands dieux !

– Et les études du projet ?

– Rien de plus évident : la Bidonnaise d'Etudes Générales et d'Ingénierie, la BEGI – une autre société qu'il avait montée voilà quelque temps et qui commençait justement à végéter.

– Des couilles en or, fils ! – m'assurait Draguélev.

À la tête de ces sociétés, des ennemis de confiance : Yvon Leroidec pour la BEGI et Pourrichier pour la Bidonnaise des Eaux. Taiwan n'avait plus qu'à bien se tenir.

Leroidec était un grand con qui vous broyait la main sous prétexte de vous dire bonjour et qui affichait une assurance de polytechnicien. Un homme de sa compétence à Bidon, cela ne m'avait pas semblé louche, moi qui pour rien au monde n'aurait osé avouer que j'étais photographe, de peur qu'on me collât un appareil dans les mains : c'est où qu'on appuie ?

Gavalardo et Draguélev en avaient plein la bouche des compétences de Leroidec. Tout paraissait simple avec lui, même ses plans du barrage des Mamelles. Les plus niais d'entre vous se seraient tordus de rire en voyant comment il avait conçu son ouvrage. Mais moi, bête comme chou pour tout ce qui concerne le génie civil, je n'y vis que du feu tout d'abord.

Ce n'est que plus tard, lorsque, après avoir déposé ma candidature, je dus le réaliser, que je me suis posé des questions. Entre-temps j'avais revu ses qualifications à la baisse : en réalité, il avait été métreur en métropole. Mais quelle tchatch !

Figurez-vous que pendant un an, ce type avait réussi à convaincre le patron de l'entreprise où il était alors salarié, que si le travail n'avancait pas c'est qu'il était obligé de collaborer avec des incapables et de tout reprendre derrière eux.

En réalité, pendant que ses deux collègues se crevaient à la tâche, lui, il dessinait les plans de son bateau. Au bout d'un an, les plans ont été finis. Il déclara alors à son patron qu'il en avait sa claque de travailler avec une telle bande d'incompétents et que s'il n'était pas promu contrôleur de travaux, il le quittait. Les deux dessinateurs furent remplacés et lui se mit à faire les visites de chantiers.

Cela lui laissait le temps de construire son bateau au bord de la Seine. D'autant plus que pour avoir les matériaux à l'œil, il avait copiné avec les chefs des chantiers qu'il était censé contrôler. En contrepartie, ceux-ci lui envoyaient des rapports tout ficelés qu'il ne lisait même pas.

C'est quand cette tour de la Défense s'ouvrit en deux que l'on découvrit le pot aux roses. Quarante morts quand même ! Cela tombait bien : son bateau était fini, il s'embarqua pour les Antilles. Là-bas il continua à sévir dans les tours mais à chaque cyclone, il était obligé de changer d'île car ses constructions continuaient à s'ouvrir en deux, le type ayant de la constance.

C'est comme cela que de coups de vents en dépressions tropicales, il se retrouva un jour devant le canal de Panama, qu'il se décida à franchir sans y construire de tour, après une nuit de réflexion. Comme entre Panama et Tahiti il n'y a rien, il n'y eut pas d'autres victimes à déplorer avant qu'il n'arrivât à Papeete.

Le problème, c'est que plus il avançait vers l'ouest, plus il tombait sur des gens qui, comme lui, se battaient pour construire des tours capables de s'ouvrir en deux au premier coup de tabac.

À Papeete, il essaya plusieurs métiers, n'oubliez pas que la mer est une bonne enseignante. À force de tripatouiller dans son moteur, dont les morceaux finirent par servir de lest en fond de

cale, il avait acquis quelques notions dans ce domaine. Quand il voulut les mettre en œuvre pour gagner sa vie, il se rendit compte qu'à Tahiti, il y a plus de mécaniciens diésélistes que de moteurs à réparer. Il fit donc comme les autres traîne-savates du Pacifique : il acheta une camionnette pourrie à prix d'or et se mit à faire des crêpes, des gaufres et des frites sur le Front de Mer de Papeete. J'ai connu bien des pauvres bougres qui ont fini comme ça. Une pauvrete, entre autres.

À mon premier passage dans l'île, elle venait d'ouvrir son commerce de beignets. La vie était belle et l'avenir plein d'espoir pour elle et son pêcheur breton qui lui avait fait cinq gosses dans la foulée. Ils avaient quitté la métropole, dégoûté de ces cons de Français qui ne mangent du poisson qu'une fois par semaine et encore, du bout des dents.

Lui aussi, était mécanicien diéséliste. Il avait rêvé de devenir le Enzo Ferrari de la flottille de bonitiers de Tahiti. Tu parles ! Il avait fini par se faire embaucher par un garagiste chinois qui le faisait trimer comme un coolie pour un salaire de tireur de pousse. Et la vie de dingue qu'il menait ! Il avait réussi à dégotter un faré pourri du côté de Punauia pour y loger sa portée de Bretons.

Punauia, c'est à dix kilomètres au sud de Papeete. Le matin, cela fait dix kilomètres de bouchons. Pour embaucher à sept heures, il était obligé de partir à cinq, le rêve ! Il aurait immigré à Garges-Lès-Gonesse, que la vie aurait été plus facile.

Bref, quand je suis passé la première fois, elle venait d'ouvrir son commerce et l'avenir paraissait radieux. Le hic, c'est que sa camionnette pourrie ne tenait pas le coup pour couvrir l'aller et retour Punauia-Papeete chaque jour et comme elle ne pouvait pas rentrer chez elle en truck, ils ne circulent plus à l'heure où elle fermait boutique, son mari dut acheter une bagnole un peu moins pourrie, pour le double du prix de la camionnette, afin de venir la chercher le soir.

À mon deuxième passage, elle avait eu des ennuis de santé. Son mécanicien lui avait arrondi les fins de mois d'un sixième lardon et ça lui avait porté sur les poumons : elle ne pouvait plus dormir qu'assise dans son lit.

Bien intentionné, son mari la mena à l'hôpital militaire où on s'avisait qu'il se pût bien qu'elle ait une côte en surnombre : mieux vaut tenir que courir, le boucher-major lui en découpa une vite fait sur l'égal par mesure de précaution.

Quand je la revis, elle venait à peine de se remettre sur pied et avait d'autres projets d'avenir : rentrer en France. Pour y parvenir, son mari avait eu une idée géniale : ils allaient économiser sou par sou le prix d'un billet pour qu'il puisse rentrer en métropole et chercher du boulot.

Il les ferait venir aussitôt fait, juré craché. Pendant ce temps, elle se démerderait avec ses six loupiots et sa roulotte à gaufres qui ne voulait pas rouler jusqu'à Punauiia.

À mon troisième passage, son mari était rentré en France depuis un an. Il devait avoir vachement de boulot car il n'avait pas trouvé le temps de lui écrire.

À mon Quatrième passage, c'est un gros Tahitien ombrageux qui venait la chercher le soir quand elle fermait la roulotte.

À mon cinquième passage à Tahiti, je faisais de putains de détours pour éviter de passer le soir sur le Front de Mer, là où s'alignent les roulottes à frites.

Pour en revenir à Leroidec, c'est une indiscutable conscience de sa dignité qui le sauva de la déchéance. Il décida donc un matin de mettre la voile à l'ouest, vers la Nouvelle-Calédonie : la veille au soir, dans son courrier, il avait trouvé un imprimé du gouvernement territorial, le sommant d'acquitter la taxe portuaire sous peine de contrainte par corps.

À Nouméa, où il essayait de vivoter, il s'avisait qu'il n'y avait pas de requins uniquement dans le lagon et qu'à tout prendre, il s'en sortait mieux avec ces derniers. Il se fit donc pêcheur de

coraux, ce qui lui permit de remonter la pente, jusqu'à cette bête histoire qui lui valut quelques mois de prison pour avoir un peu violé une fille chez un copain, du côté de Sarraméa.

Il sortit enfin de prison. Une chance : son voilier avait été mis sous séquestre et il avait été bien gardé par les gendarmes du port.

Il avait donc repris la mer, sans un kopeck, juste un petit bout de papier plié en quatre dans sa poche revolver avec deux noms dessus et aussi quelques plans schématiques du barrage de la Néaoua qui venait d'être construit dans la Chaîne et qu'un ingénieur d'Enercal avait archivé dans la poubelle de la compagnie d'électricité.

Il arriva donc à Bidon où Gavalardo, cette providence des traîne-savates, lui mit le pied à l'étrier. Il lui conseilla de s'installer comme architecte naval, car Leroidec n'était pas avare d'éloges quant à ses propres compétences.

Evidemment, il n'avait jamais construit d'autre bateau que le sien et il n'en construisit pas d'autre mais vous noterez à sa décharge que le seul qu'il construisît ne s'était pas ouvert en deux. Il avait fait la moitié du tour de la Terre avec, sans autres avaries que celles de son moteur qui gisait maintenant au fond du poulailler de Gavalardo. On pourrait ajouter que ce fut le seul projet sur lequel on l'eût jamais vu travailler sérieusement.

Enfin, grâce à sa grande gueule et l'appui en sous-main des dossiers de Gavalardo, il se permit d'exiger et d'obtenir le monopole de l'importation des bateaux de plaisance, depuis le petit youyou à batifoler dans les vagues, jusqu'à la grosse vedettasse capable de vous haler une brochette de vingt skieurs les doigts dans le nez. Comme les sports nautiques font bon ménage avec le cul, cela entraînait dans les projets de Gavalardo.

Au cours des mois qui suivirent, la plaque professionnelle de Leroidec évolua et lui derrière elle. D'architecte naval, il devint architecte tout court. Comme tout ronronnait comme avant à

Bidon, il s'enhardit et ajouta DPLG. Il était le seul pour qui cela signifiait quelque chose et c'était la fin d'une grande amertume.

Puis il se laissa et tenta le jack pot : du jour au lendemain il devint ingénieur. Inquiet, malgré tout de son audace, il rentra la tête dans les épaules et s'en vint trouver Gavalardo qui le reçut comme un frère : enfin il commençait à comprendre la vie sous les alizés !

Alors, pour faire bonne mesure, il ajouta "Tous corps d'état", qui devint "Polyvalent" et pour finir "Polytechnicien" : il avait compris que son ascension ne flattait pas que lui, elle flattait tout Bidon.

C'est alors qu'il fut repris par son ancien vice et qu'il proposa à Gavalardo de construire une tour à Bidon, puisque maintenant, avec ses nouveaux titres, il en avait les compétences. Ce dernier fit la grimace car l'idée ne venait pas de lui.

Mais avec sa tchatch, Leroidec l'eut bientôt convaincu que c'est lui qui la lui avait inspirée et que cela marquerait bien d'avoir pignon sur rue dans un immeuble d'affaire au lieu de végéter dans sa baraque en tôle, héritage de l'armée US.

– D'accord – concéda Gavalardo, mais une petite alors !

– Dix étages ? – proposa Leroidec.

– Cinq ! – contra Gavalardo.

On transigea à sept et l'affaire fut emballée. Les années qui suivirent, des cyclones frappèrent la Nouvelle-Calédonie, Wallis et Futuna, le Vanuatu et les Fidji mais épargnèrent Bidon, c'est pourquoi l'immeuble était encore debout quand j'y débarquai à mon tour.

Quant à Pourrichier, que rajouter à son nom ? Cela avait été déjà fait car en réalité, il s'appelait Pourichiet, avec un seul r et un t. Mais tout le monde l'appelait Pourrichier et se serait-il appelé Stevens ou Montmorency, vous aussi, après l'avoir vu, vous l'auriez appelé Pourrichier.

Comme un mari cocu, c'est par la poste qu'il apprit que son nom le trompait car évidemment, on l'écrivait comme on le prononçait. Aurait-il fait des ablutions quotidiennes d'eau de Javel et fait soigner ses dents gâtées au Kärcher pour dissiper cette odeur de fosse d'aisance qui émanait de lui, cela n'aurait rien changé : même en le contactant par téléphone vous l'auriez appelé Pourrichier, cela venait de plus profond.

Quand vous l'aviez vu, vous n'aspiriez plus qu'à une grande épreuve purificatrice, comme de traverser le Pacifique à la godille. Votre âme suffoquée avait besoin d'ouvrir la fenêtre pour inspirer l'air du grand large. Le nom, c'est un peu comme le sexe, ce n'est pas l'état civil qui vous le donne, c'est plus profond.

Pour en terminer avec Pourrichier, ses antécédents étaient beaucoup plus mystérieux, de même que son arrivée à Bidon, à croire qu'il y était apparu peu à peu, comme une moisissure. De fait, il s'était fait une spécialité d'éponger les trop-pleins : outre la Bidonnaise des Eaux, il gérait aussi la Société de Traitement des Ordures Ménagères d'Assainissement et de Curages, la STOMAC, et également le Casino et salles de jeux de Bidon, autant d'activités promises à un développement certain.

Tout ce qui touchait à l'assainissement éveillait l'intérêt de Pourrichier. Il était très branché, par exemple, sur le tout-à-l'égout. Les Bidonnais s'étaient vu demander un effort particulier dans ce domaine et même si cela leur coûtait, ils pouvaient apprécier les retombées d'une telle politique en bénéficiant des plages les plus propres du monde, selon lui.

Pas de canal abducteur qui rejetait les étrons en mer, pas de champs d'épandage, Pourrichier prétendait avoir fait de Bidon, en termes d'environnement, un modèle pour les villes modernes.

Les ordures étaient incinérées et la station d'épuration produisait de l'eau de source. C'est du moins ce que l'on m'expliqua à mon arrivée et je n'avais aucune raison d'en douter.

Je connais des esprits forts qui se seraient étonné de ne jamais voir de fumée sortir de la cheminée de l'incinérateur. J'en connais qui auraient prétendu que Pourrichier faisait le ménage en cachant les balayures sous le tapis. J'en connais enfin qui se seraient demandé d'où provenait cette odeur de sépulcre qui flottait sur Bidon les jours, assez rares au demeurant, où les alizés s'essoufflaient. Il y a toujours des suspicieux qui se rongent le foie avec des questions à la con qui ne vous viendraient même pas à l'esprit.